

LE PAYS DES CIMMÉRIENS = LE VOYAGE AU PAYS DES MORTS (CHANT XI)**Le voyage et l'arrivée vespérale**

Tout le jour furent tendues les voiles du vaisseau qui courait sur la mer ; puis le soleil se coucha et l'ombre couvrait tous les chemins. Le vaisseau arrivait au bout de la terre, au cours profond de l'Océan. Là sont le pays et la ville des Cimmériens, couverts de brumes et de nuées ; jamais le soleil, pendant qu'il brille, ne les visite de ses rayons, ni quand il s'avance vers le ciel constellé, ni quand il retourne du ciel vers la terre ; une nuit maudite est étendue sur ces misérables mortels.

La rencontre avec quelqu'un qui donne à Ulysse des nouvelles de la terre**1/ Elpénor**

La première âme qui vint fut celle de mon compagnon Elpénor. Il n'avait pas encore reçu de sépulture sous la terre aux larges chemins ; nous avions laissé son corps au manoir de Circé, sans le pleurer ni l'ensevelir ; car une autre tâche nous pressait. A sa vue mes larmes jaillirent et mon coeur fut pris de pitié. Élevant la voix, je lui adressai ces paroles ailées : « Elpénor, comment es-tu venu sous cette brume ténébreuse ? Tu y es arrivé à pied plus vite que moi avec mon vaisseau noir. Ainsi parlais-je ; il me répondit en gémissant : « Descendant de Zeus, fils de Laerte, Ulysse aux mille expédients, ce qui m'a perdu c'est le mauvais lot fait par la divinité, et aussi le vin bu sans mesure. Couché sur le toit de la grand'salle de Circé, je ne pensai plus, pour en descendre, à prendre la haute échelle, et, du côté opposé, je tombai du toit ; je me brisai les vertèbres du cou, et mon âme descendit chez Hadès. Maintenant, je te supplie, par ceux qui sont restés derrière toi et ne sont pas ici, par ta femme et ton père, qui t'élevait tout enfant, par Télémaque, le seul fils que tu laissais dans ton manoir, puisqu'en partant d'ici, de la demeure d'Hadès, tu feras, je le sais, accoster à l'île d'Aiaïé ton vaisseau bien construit, là, seigneur, je te presse de penser à moi. Ne me laisse pas derrière toi sans pleurs ni sépulture, au moment de ton départ ; crains que je ne soulève contre toi la rancune des dieux. Brûle mes restes avec les armes qui m'appartiennent ; élève-moi un monument sur le rivage de la mer grise, afin que les hommes à venir se souviennent du malheureux. Accomplis ces rites pour moi et plante sur mon tertre la rame, dont vivant je ramais parmi mes compagnons. » Ainsi parlait-il, et moi, je lui dis en réponse : "Tout ce que tu demandes, malheureux, je le ferai ; j'accomplirai les rites." Et tous deux, échangeant ces mots tristes, nous restions sans bouger : moi, à distance, je tenais mon épée au-dessus du sang, et, de l'autre côté, le fantôme de mon compagnon me parlait longuement.

2/ Anticlée, la mère d'Ulysse

Ayant ainsi parlé, l'âme du seigneur Tirésias s'en fut dans la demeure d'Hadès, après m'avoir révélé ces arrêts des dieux. Moi, je restai là sans bouger, jusqu'au moment où ma mère vint et but le sang noir. Aussitôt elle me reconnut, et, gémissant, m'adressa ces paroles ailées : « Mon enfant, comment es-tu venu vivant sous cette brume ténébreuse ? Il est difficile à des mortels de contempler ce monde. Ils en sont séparés par de grands fleuves et d'effroyables torrents ; d'abord l'Océan, que l'on ne saurait franchir à pied ; il faut avoir un vaisseau bien construit. Es-tu venu ici, errant depuis Troie, pendant un long temps avec ton vaisseau et tes compagnons ? N'as-tu pas encore gagné Ithaque, et vu ta femme en ton manoir ? »

Ainsi parlait-elle ; et moi, je lui dis en réponse : « Ma mère, il me fallait descendre chez Hadès, pour interroger l'âme du Thébain Tirésias. Non ! Je n'ai pas encore approché de l'Achaïe ni mis le pied sur notre terre ; j'ai toujours erré en proie au chagrin, depuis le jour où j'ai suivi l'illustre Agamemnon vers Ilios aux beaux poulains, pour combattre les Troyens. Mais dis-moi et réponds sans feinte. Quelle Kère de la mort cruelle t'a domptée ? Fut-ce une lente maladie ? Ou la Sagittaire Artémis est-elle venue te frapper de ses douces flèches ? Parle-moi de mon père, du fils que j'ai laissé : jouissent-ils encore de ma puissance, ou un autre s'en est-il emparé déjà ? Assure-t-on que je ne viendrai plus ? Dis-moi l'intention et la pensée de ma femme légitime ; reste-t-elle près de notre fils et tient-elle tout en bon état, ou bien a-t-elle épousé déjà quelque noble Achéen ? »

Ainsi parlais-je ; aussitôt ma vénérable mère me répondit : « Oui bien ! Elle reste d'un coeur constant dans ton manoir. Toutes ses nuits se passent à gémir, tous ses jours à verser des larmes. Et ta royale puissance, nul encore ne s'en est emparé ; sans être inquiété, Télémaque gère le domaine et offre des festins selon le rang de chacun, comme doit y veiller un prince justicier ; car il est invité par tous. Ton père reste dans l'île, à la campagne ; il ne descend même plus à la ville. Il ne se sert plus pour se coucher, de lit, de couverture, ni de coussins moirés ; même l'hiver, il dort en la maison, avec les domestiques, dans la poussière, près du feu ; il n'a sur la peau que de mauvais vêtements. Mais, viennent l'été et le riche automne, sur l'aire inclinée du vignoble, les feuilles tombées à terre lui servent de lit. C'est là qu'il se couche en proie au chagrin ; il nourrit en son esprit sa grande douleur, espérant ton retour ; et cependant arrive la pénible vieillesse. C'est ainsi que moi, je mourus et achevai ma destinée ; l'adroite Sagittaire ne m'a pas touchée de ses doux traits et tuée au manoir ; je n'ai pas été non plus atteinte d'une maladie, qui ôte la vie en consumant affreusement tout le corps ; non, ce sont mes regrets, mes soucis, noble Ulysse, c'est ma tendresse pour toi qui m'ont privée de la vie douce comme le miel. »

Ainsi disait-elle ; et moi, je méditais en mon esprit et j'avais le désir d'étreindre l'âme de ma mère défunte. Trois fois je m'élançai, et mon coeur me pressait de la saisir ; trois fois elle me glissa des mains, pareille à une ombre et un songe. Une vive souffrance croissait dans mon coeur. Aussi, élevant la voix, lui adressai-je ces paroles ailées : « Ma mère, pourquoi te dérober à l'étreinte, dont j'ai si grand désir, pour que, même chez Hadès, nous puissions nous embrasser, nous rassasier de douloureuses lamentations ? L'auguste Perséphone n'a-t-elle suscité qu'un fantôme pour me faire encore plus gémir et pleurer ? »

Je parlais ainsi, et ma vénérable mère me répondit aussitôt : « Hélas mon enfant, le plus infortuné de tous les hommes, Perséphone, la fille de Zeus, ne te trompe aucunement ; mais c'est la loi des mortels, quand ils succombent ; il n'y a plus de nerfs qui maintiennent les chairs et les os ; la puissante ardeur du feu brûlant les détruit, dès que la vie a quitté les os blancs et que l'âme s'est envolée comme un songe. Mais hâte-toi au plus vite vers la lumière ; retiens bien toutes ces choses, afin de pouvoir les dire ensuite à ta femme. » Tels étaient les propos que nous échangeions.

DES PEUPLES CIVILISÉS ?

Les Lestrygons (chant X)

Six jours et six nuits, nous naviguons sans arrêt ; le septième, nous arrivons au **bourg** élevé de Lamos, à Télépyle, dans le pays Lestrygon [...] Nous arrivons dans le **port** fameux que flanque de chaque côté une roche à pic et continue ; deux côtes raides, se faisant face, s'avancent dans la bouche et ne laissent qu'une étroite entrée. A l'intérieur de ce mouillage tous arrêtaient leurs vaisseaux en forme de croissant. Les nefs étaient amarrées à l'intérieur du port encaissé, les unes à côté des autres ; car jamais les flots ne s'y enflaient ni peu ni prou ; et tout autour régnait la paix sereine sur les flots. Moi seul, je retenais au dehors mon vaisseau noir, à l'extrémité du port, ayant attaché des câbles à une roche. Je grimpai et me tins sur une hauteur rocheuse. Et je ne découvrais travaux de boeufs ni d'hommes ; nous ne voyions qu'une fumée montant du sol. Alors, j'envoie des compagnons chercher quels sont les gens qui mangent le pain sur cette terre ; j'avais choisi deux hommes et leur avais adjoint pour troisième un héraut. Ils descendent et suivent un **chemin** battu, par où les chariots menaient à la **ville** le bois des hautes montagnes ; ils rencontrèrent en avant de la ville une géante qui puisait de l'eau : c'était la fille du Lestrygon Antiphates. Elle était donc descendue au beau courant de la **fontaine** de l'Ours ; car c'est de là qu'on portait l'eau à la ville. S'approchant d'elle, mes gens lui adressaient la parole et la questionnaient : qui était le roi de ce pays et sur quels hommes régnait-il ? Elle, tout aussitôt, leur indiqua le **toit élevé de la maison** de son père. Quand ils furent entrés dans l'illustre **demeure**, ils trouvèrent sa femme, aussi haute que le sommet d'une montagne, et sa vue les frappa d'effroi. Vite, elle appelait de **l'agora** le fameux Antiphates, son époux, qui, tout aussitôt, médita pour mes gens une mort douloureuse. Sur-le-champ il en saisit un et en prépara son repas. Les deux autres, s'étant élancés et enfuis, arrivèrent aux vaisseaux. Mais, lui, fit jeter le cri de guerre par la ville. En l'entendant, les vaillants Lestrygons accouraient chacun de son côté, innombrables ; ils ne ressemblaient pas à des hommes, mais aux Géants. Des falaises, ils lançaient des rocs, qui eussent fait la charge d'un homme. A l'instant, un tumulte affreux montait du côté des nefs : cris de mourants avec le fracas de vaisseaux. Harponnant les hommes comme des poissons, ils emportaient leur ignoble repas. Pendant qu'ils tuaient mes gens à l'intérieur du port encaissé, moi, je tirai du long de ma cuisse, mon épée affilée, et j'en tranchai les câbles de mon vaisseau à la proue sombre. Sans tarder, j'encourageai mes compagnons et leur ordonnai de saisir les rames, pour qu'il nous fût donné d'échapper au malheur. Tous ensemble ils soulevèrent l'écume, par crainte de périr. J'eus la joie de voir mon vaisseau fuir dans la haute mer loin des roches en surplomb ; mais tous les autres furent détruits en ce lieu.

Les Phéaciens (chant VII)

A ce moment même Ulysse se leva pour aller à la ville. Autour de sa personne Athéné répandit un nuage épais, par bienveillance et dans la crainte qu'un des fiers Phéaciens, le rencontrant, ne lui adressât des paroles blessantes et ne lui demandât son nom. Quand donc il allait entrer dans l'aimable ville, la déesse aux yeux brillants, Athéné, vint à sa rencontre sous les traits d'une petite fille portant une cruche. Elle s'arrêta devant lui, et l'illustre Ulysse lui demanda : « Mon enfant, ne me conduiras-tu pas à la demeure du héros Alcinoos, qui règne parmi ces hommes ? Je suis un étranger et j'ai subi des épreuves ; j'arrive de loin, d'une terre de là-bas ; aussi je ne connais aucun des hommes, qui possèdent cette ville et ce pays. » La déesse aux yeux brillants, Athéné, lui répliqua : « Je te montrerai donc, père étranger, la demeure que tu me demandes ; elle est voisine de la maison de mon irréprochable père. Va tout droit sans parler ; moi, je te montrerai le chemin ; ne regarde et n'interroge personne ; ici, l'on ne supporte guère les étrangers ; on ne fait pas aimable accueil à qui vient du dehors, car les gens se fient à la vitesse de leurs vaisseaux légers pour franchir le grand abîme : l'Ébranleur de la terre le leur a permis. Leurs nefs sont aussi promptes que l'aile ou la pensée. »

Ayant ainsi parlé, Pallas Athéné le guida rapidement ; il suivait la déesse, marchant dans ses pas. Les illustres armateurs Phéaciens ne s'aperçurent pas qu'il allait par la ville au milieu d'eux ; Athéné aux belles boucles, la terrible déesse, ne le permettait pas ; elle avait répandu autour de lui une brume merveilleuse, tant elle avait pour lui d'affection au coeur ! **Ulysse admirait les ports, les vaisseaux bien équilibrés, les places où se réunissaient les héros, les longs murs, élevés, renforcés de palissades, une merveille à voir.** Quand ils furent arrivés à la fameuse **demeure** du roi, la déesse aux yeux brillants, Athéné, prit la parole : « Voici, père étranger, la demeure que tu me demandes de t'indiquer ; tu trouveras les rois, nourrissons de Zeus, prenant leur repas ; entre ; n'aie crainte en ton coeur ; un homme hardi réussit mieux en toute entreprise, même s'il vient de quelque pays étranger. [...] » Ayant ainsi parlé, la déesse aux yeux brillants Athéné, s'en alla sur la mer inlassable, et quitta l'aimable Schérie ; elle gagna Marathon, Athènes aux larges rues, et pénétra dans la solide maison d'Erechthée.

Ulysse allait cependant vers le palais fameux d'Alcinoos ; que de pensées agitaient son coeur, quand il s'arrêtait avant d'arriver au seuil de bronze ! Il y avait comme un éclat de soleil ou de lune sur la **haute maison** du magnanime Alcinoos. De bronze étaient les murs qui s'élevaient à droite et à gauche, du seuil au fond, et qu'entourait une corniche d'émail bleu. D'or étaient les portes qui enfermaient la solide maison, et des montants d'argent étaient fixés dans un seuil de bronze. D'argent était le linteau et d'or l'anneau. D'or et d'argent étaient de chaque côté les chiens, qu'Héphaïstos avait sculptés avec une savante adresse pour garder la maison du magnanime Alcinoos, immortels et toujours à l'abri de la vieillesse. A l'intérieur de la grande salle des sièges étaient adossés au mur à droite et à gauche du seuil jusqu'au fond, et sur eux avaient été jetées de légères housses en fin tissu, ouvrages des femmes. C'est là que s'asseyaient les chefs des Phéaciens, buvant et mangeant ; car ils pouvaient le faire tout le long de l'année. De jeunes garçons en or se dressaient sur des piédestaux bien construits, et tenaient en leurs mains des flambeaux allumés, pour éclairer la nuit les convives dans la salle. Des cinquante servantes qu'Alcinoos a dans son manoir, les unes écrasent en des moulins le fruit blond, les autres tissent des toiles, et enroulent les fils aux fuseaux ; elles sont assises, aussi promptes que les feuilles du haut peuplier. Des tissus serrés coule l'huile fluide. Et comme les Phéaciens sont de tous les hommes les plus experts à pousser sur la mer un vaisseau rapide, ainsi leurs femmes sont de toutes les plus adroites au tissage : Athéné leur a donné plus qu'à d'autres l'habileté dans les beaux ouvrages et la bonté du coeur.

Hors de la cour et près de la porte est un **grand verger de quatre arpents** ; une enceinte l'enclôt en long et en large. Là poussent de grands arbres florissants, poiriers, grenadiers, pommiers aux fruits éclatants, figuiers domestiques et luxuriants oliviers. Jamais leurs fruits ne meurent ni ne manquent, hiver ni été ; ils donnent toute l'année. Toujours le souffle du Zéphyre, fait pousser les uns, mûrir les autres ; sans répit mûrissent la poire après la poire, la pomme après la pomme, le raisin après le raisin, la figue après la figue. Plus loin est planté le fertile vignoble ; dans une pièce chaude, en terrain plat, le raisin sèche au soleil ; dans l'autre, des vendangeurs cueillent le raisin et d'autres le foulent. En avant, des ceps dont les uns perdent leurs fleurs, tandis que sur les autres les grappes commencent à rougir. Plus loin, contre leur dernier rang, des plates-bandes portent des légumes variés, verts toute l'année. Dans le potager coulent deux sources : l'une s'épand dans tout le jardin ; l'autre envoie ses eaux sous le seuil de la cour vers la haute maison ; c'est là que les gens de la ville viennent chercher l'eau.

Tels étaient les dons magnifiques des dieux dans le manoir d'Alcinoos. L'illustre Ulysse qui avait tant souffert, restait là debout et contemplait.